



LE GRAND ÉCHO

du Nord et du Pas-de-Calais

ABONNEMENTS	
Lille	7 francs 50
Paris	8 50
Province	10 50
Étranger	12 50
Port en plus	2 50
Le numéro	14 centimes

L'inauguration est prochaine du monument que La Bassée, sa ville natale, va élever au peintre Louis-Léopold Boilly. Déjà, le buste en bronze, œuvre du sculpteur lillois Maurice Quef, est dressé dans une propriété privée qui sera, demain, transformée en square. On s'en réjouit au chef-lieu de canton, car la ville n'avait encore ni jardin public, ni statue. Pourtant, on s'est étonné de ce tardif hommage rendu à un artiste. Pour beaucoup de ses compatriotes, en effet, Louis-Léopold Boilly n'est ni le pittoresque et admirable auteur de l'« Arrivée de la Diligence », ni l'humoriste dessinateur des « Grimaces », ou l'observateur pénétrant ironique et amusé de scènes de mœurs comme la « Marche Incroyable ». Il n'est pas davantage le prestigieux portraitiste que l'on sait ou le spirituel lithographe aimé des collectionneurs. Parce que peu de ses œuvres sont restées ou revenues au pays natal, en dépit de sa merveilleuse fécondité, Boilly reste méconnu ou ignoré de la plupart. On n'a retenu de lui qu'une chose très indépendante du talent : c'est qu'il est apparenté à une dynastie de sculpteurs sur bois, d'ébénistes et d'imprimeurs au nom fort révérend sur la place, depuis un siècle et davantage. Au lieu d'origine, sauf près de quelques intellectuels, l'illustre peintre a moins de notoriété peut-être qu'un sien cousin, André, de qui j'ai dit ici même la vie, l'esprit d'à-propos et le naïf talent.

Cependant, une tradition vénérable n'hésite point à attribuer à Louis-Léopold Boilly un tableau qu'on se montre encore comme une curiosité dans l'église. « Ce n'est pas fameux ! » ajoutent les moins déli-

A PROPOS DU MONUMENT BOILLY

Fragment d'une de ses plus célèbres toiles. -- Son premier tableau dans l'église de La Bassée. -- Quand il fut peint. -- Ce qu'il représente. -- Le trompeur trompé.



L'arrivée de la diligence (fragment)

TABLEAU CÉLÈBRE DE L.-LÉOPOLD BOILLY

cats, avec une peur, toutefois, de formuler trop haut un jugement bien audacieux en matière de critique d'art et à l'endroit d'un homme auquel on s'apprête à rendre de publics hommages.

Pas fameux, assurément ! Tel qu'il est, malgré tout, ce tableau peut fournir d'utiles indications. En tout cas, il a son histoire ou, si l'on préfère, sa légende. Tout le monde en a parlé ; tous les biographes l'ont signalé ; personne, à

ce qu'il semble, n'a pris soin de l'aller voir ou de le regarder attentivement. Il est bien vrai que la toile se trouve assez haut placée en un endroit mal éclairé d'une chapelle latérale naturellement obscure. Il est bien vrai, en outre, que l'œuvre a subi, au cours des ans, quelques restaurations qui lui furent préjudiciables. On l'a déplorablement rafistolée et revernie. Cela compose, à l'heure qu'il est, un ensemble assez imprécis et dont un



Fragment du
premier tableau
de
Léopold Boilly

(Se trouve
dans l'église de
La Bassée)

côté entier résiste obstinément à la photographie.

Là devant, quelques biographes de Boilly et l'un des mieux renseignés, M. Harisse, le plus récent, se refusent à admettre que ce tableau, de valeur fort mince et discutable, soit de Louis-Léopold Boilly, voire à ses débuts. Ils l'octroient généreusement dès lors à Polycarpe, son père. Le bonhomme ne peignait pas.

D'autres, et qui passent pour informés, ne témoignent pas de tant de scrupules. Ils se conforment aux témoignages contemporains et à la tradition, mais avec si peu de contrôle qu'ils confondent cette toile avec une autre qui fut détruite, lors de l'incendie de l'église de La Bassée, en 1856. Ils en font la reproduction d'une assemblée de la Confrérie de Saint-Roch. Souveraine fantaisie !

Ce n'est point cela. A l'examiner de plus près, l'authenticité du tableau n'est nullement contestable.

Il est lisiblement signé à gauche, où l'on peut voir : « Fecit Boilly, âgé de quinze ans, 1776 ». Cette date concorde tout à fait avec l'époque où le jeune homme apprenait à Douai, auprès d'un de ses oncles, prieur des Augustins, les éléments de son art. Et c'est aux vacances qui suivirent sa, deuxième année de séjour dans la vieille cité universitaire qu'il s'exerçait ainsi à la peinture.

Une investigation plus soutenue amène bientôt d'autres révélations et explique les erreurs que l'on fit là-dessus. « Ce tableau appartient à la Confrérie de saint Roch », découvre-t-on, sous la signature, en petites capitales. Or, la Confrérie en question n'était autre que la pieuse institution des Charitables, qui avait pour mission, comme cela se pratique encore à Béthune, par exemple, de conduire les morts au cimetière. Et tel est effectivement d'ailleurs le sujet traité par Boilly : Sur la place de La

Bassée, fidèlement reproduite, un convoi s'avance vers l'église. Des prêtres en dalmatiques et des enfants de chœur précèdent le cercueil, porté à bout de bras par quatre confrères. Une douzaine d'autres suivent en costume de cérémonie. En haut, le Christ bénit. La scène n'était qu'un prétexte à portrait. Au-dessus de chacun des personnages figure une lettre alphabétique qui, reportée à gauche, est suivie du nom du Confrère qu'elle surmonte et repère. Et la liste est exactement celle que donnent, cette année-là, les archives de la Société.

Une anecdote plaisante et tout à fait dans le goût des facéties habituelles de Boilly jeune se rattache à ce tableau. Pour avoir chance de passer à la postérité sous sa véritable effigie et pour participer aussi aux frais de l'œuvre, chacun des Charitables devait payer à l'artiste une petite contribution. L'un d'eux, ayant posé, refusa la redevance. Boilly eut tôt fait de se venger. L'homme était indispensable à l'œuvre : ne pouvant l'omettre, il le rendit méconnaissable. Et voilà pourquoi, le deuxième porteur, au premier plan, détourne si incongrûment la tête, perpétuant par cette attitude, insolite, pour la risée de ses concitoyens moqueurs, l'aventure de sa ladrerie.

LÉON BOCQUET.